

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Christian ZARN

Le Pape dans les Alpes

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1923, tome 22, p. 36-41

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Le Pape dans les Alpes

L'alpinisme n'est sans doute pas un sport à la portée de tout le monde. Il y a pourtant quelque intérêt, même pour ceux qui ne s'y livrent pas, de se rendre compte des impressions ressenties sur nos montagnes et nos glaciers, par un homme qui a gravi le sommet le plus élevé des destinées humaines. Et, comme complément aux quelques considérations publiées dans le dernier numéro des « Echos », j'invite aujourd'hui mes lecteurs à suivre le Pape jusqu'au Mont-Rose, ascension mémorable dont il a retracé les péripéties dans un vivant récit.

La seule vue du Mont-Rose émerveille l'Abbé Ratti : «...Lorsqu'il nous apparut, écrit-il, ce fut un coup de théâtre d'une incomparable beauté. Autour de nous, la fraîche verdure des prés et des bois ; sur nos têtes, la calotte du ciel teinte du plus bel azur qui se puisse voir, d'une pureté et d'une transparence vraiment cristallines ; en face de nous, avec l'immense étendue de ses neiges et de ses glaciers, avec la gigantesque couronne de ses dix cimes de 4000 à 4600 mètres et plus, tout étincelant et dans le flamboiement rose des premiers rayons du soleil, se dressait le colosse alpestre en une attitude d'invitation ou de défi, je ne sais ».

L'Abbé Ratti n'hésita pas à accepter cette invitation — ou ce défi — et, escorté de l'Abbé Grasselli, « son vieux compagnon d'excursions » et des guides Gadin et Proment de Courmayeur, il quitte Macugnaga un peu avant une heure de l'après-midi. La petite caravane parvient, sans difficultés, vers 7 heures du soir au refuge Marinelli (environ 3100 m.) où elle s'installe après avoir déblayé la neige qui avait envahi l'abri. De temps en temps, l'un d'eux sortait pour interroger le temps, et jour du spectacle de la nuit tombant sur les vallées : « C'était un silence solennel, un infini et très vif scintillement d'étoiles sur le bleu profond, et je dirais presque velouté, du ciel, un hérissément imposant de masses

énormes et de cimes sublimes, des ombres géantes sur l'étendue candide des neiges et des glaces ».

A 11 heures seulement, ils se couchaient, sur le plancher nu. Deux brèves heures de repos, puis on s'encorde, et en marche, dans l'ordre suivant : Gadin en tête, l'Abbé Ratti, Proment, l'Abbé Grasselli. Un peu de rocher d'abord à grimper, ensuite le fameux couloir, la neige et la glace. Une neige molle, provenant d'une avalanche récente les empêcha de traverser diagonalement le couloir, et les força de redescendre jusqu'à ce qu'ils eussent découvert de la neige plus consistante. Mais alors le couloir leur apparut comme composé d'un nombre infini de petites cannelures dont, au bout d'une heure et demie d'efforts, montant pour redescendre, descendant pour remonter, tandis que continuellement apparaissaient ou disparaissaient les lanternes derrière les crêtes, ils avaient à peine traversé la moitié ; ils saisirent enfin le rocher de l'Imsengrücken « quand Dieu voulut », comme dit l'Abbé Ratti.

Après un petit quart d'heure de halte, ils poursuivirent la grimpe, tantôt par des crêtes de rochers, tantôt chevauchant des arrêtes de neige qui montaient sveltes et légères du fond du précipice ; ou grim pant directement une paroi de glace ; ou encore décrivant de longs lacets à travers les névés des couloirs. Il va sans dire que presque chacun de leurs pas devait être taillé. Enfin, après plusieurs heures de marche silencieuse et prudente, ils s'arrêtèrent à quelque distance de la rimaie, à l'ombre d'une énorme paroi de glace. Il était une heure de l'après-midi ; ils avaient donc marché pendant douze heures, sans arrêt notable, sinon la halte d'un quart d'heure après le passage du couloir Marinelli. Ils pouvaient à bon droit prétendre à un peu de repos, auquel du reste la beauté du coup d'œil les invitait : « Tout est grandiose là-haut, les masses qui vous entourent comme les distances qui vous séparent, les lignes générales du paysage comme ses détails. Mais précisément parce que tout est ainsi, le grandiose de chaque partie ne disparaît pas, mais vient en quelque sorte se fondre dans l'harmonie de l'ensemble ».

Cependant, il s'agissait d'éviter les séracs, dont le

voisinage est toujours dangereux au moment le plus chaud de la journée ; la caravane se tira d'affaire en escaladant une paroi de glace à pic. Dans la neige, de plus en plus molle, qu'ils rencontrèrent ensuite, ils ne purent avancer qu'en trébuchant et en enfonçant à chaque pas jusqu'aux genoux. Finalement ils touchèrent au rocher, aux dalles nues, à des blocs de gneiss rougeâtre. Un vent violent s'était levé ; il précipite comme une flèche au bas des rochers le piolet de l'Abbé Grasselli ; puis, coup sur coup, voilà trois têtes privées de leurs chapeaux qui s'envolent et tombent dans l'abîme avec une célérité d'oiseaux de proie...

Mais les efforts seront bientôt couronnés de succès : à 7 heures $\frac{1}{2}$, la caravane atteint la pointe Est de l'extrême cime du Mont-Rose.

« Je ne tenterai pas un mot pour décrire ce moment inoubliable, dit le narrateur, et ce que nous vîmes et ressentîmes. A ceux qui en ont l'expérience, le souvenir d'instantanés semblables parle avec une incomparable éloquence ; aux autres, aucune parole ne pourrait suffire et paraître croyable.... Nous ne pûmes y rester que peu de temps. Chassés par le vent qui était là-haut, insupportable, nous descendîmes jusqu'à une trentaine de mètres plus bas, où nous trouvâmes une protubérance rocheuse presque entièrement dépouillée de neige. Il était 8 h. $\frac{1}{2}$. Le lieu où nous nous tenions (à 4600 m.) n'était pas des plus confortables ;... par contre, il était très sûr pour quiconque était sûr de soi, bien qu'extrêmement étroit. Impossible de faire un pas dans n'importe quel sens ; qui se mettait assis avait les pieds pendants dans le vide ; il nous était pourtant largement permis de battre la semelle, à la condition de ne pas perdre l'équilibre... Le froid était intense... notre café était entièrement gelé et le vin et les œufs lui ressemblaient déjà au point de n'être plus respectivement ni buvables ni mangeables. Nous eûmes recours au chocolat et à un reste abondant d'excellent Kirsch ».

Malgré leurs dix-huit heures de marche, ils ne pouvaient songer au sommeil. En tout cas, l'Abbé Ratti ne manque pas d'être fort impressionné par le spectacle grandiose qui se déroule sous ses yeux, et malgré son :

« Allons, je n'essaierai pas de décrire l'indescriptible », il poursuit ainsi :

« Dans cette atmosphère pure et transparente, sous ce ciel de saphir le plus profond, illuminé d'un mince croissant de lune et, jusqu'où parvenait le regard, tout scintillant d'étoiles... dans ce silence... nous nous sentions devant une très importante — et pour nous nouvelle — révélation de l'omnipotence et majesté de Dieu... Comment aurions-nous pu, je ne dis pas nous plaindre des fatigues subies, mais seulement y songer ?... Nous étions là, absorbés, lorsque le silence immense fut rompu comme par un roulement de tonnerre. C'était une avalanche qui se détachait et se mettait en branle au-dessous de nous, mais à une distance trop grande pour nous inquiéter. Secoués et stupéfaits, nous suivions de l'oreille, ne le pouvant du regard, le formidable écroulement qui, toujours grandissant, se précipitait vraiment, comme dit Dante, avec

« un fracasso d'un suon pien di spavento »

(le fracas d'un bruit plein d'épouvante),

jusque sur le glacier inférieur. Dès qu'il revint, le silence nous parut plus profond encore.

« Ainsi, dans la contemplation, et échangeant quelques brèves paroles d'admiration, nous passâmes cette nuit superbe, que nous n'oublierons plus... Et les premières lueurs de l'aube, et l'orient se teignant des plus charmantes couleurs, et le soleil apparaissant sur les cimes, et ses rayons s'étendant comme un manteau de feu sur mille sommets et descendant le long de mille pentes de glace et de neige en y éveillant un vrai prodige de teintes et de splendeurs !... Pour un peintre, il y avait de quoi devenir fou... pour nous, il était temps de nous remuer et de remonter à la cime ».

Engourdis par le froid, nos touristes mirent une demi-heure à gravir les trente mètres qui les séparaient de la Pointe orientale. Trois heures plus tard, après avoir cheminé par une mince crête de neige gelée et de dalles, posant les pieds tantôt sur le versant italien, tantôt sur le versant suisse, parfois chevauchant littéralement la

crête, ils gagnent, à 8 h. 30, le « Steinmann » qui se dresse sur la Pointe Dufour (4638 m.).

Le temps continuait à être splendide, mais le froid et le vent n'avaient pas cessé ; en sorte qu'ils ne s'attardèrent pas là-haut, en face de la croupe puissante du Lyskam et d'une quinzaine d'autres sommets, tous dépassant les 4000 ; ils prirent le chemin du retour, en suivant les traces d'une ancienne caravane. Le col Zumstein (4450 m.) était atteint sans difficultés à 1 heure de l'après-midi ; de là, descente directe sur le Grenzgletscher, par une pente de neige « des plus rapides que j'eusse jamais vues », dit l'Abbé Ratti, et où il ne fallait pas songer à s'engager la face contre le vide ; c'eût été d'une imprudence extrême. Gadin, tourné contre la paroi, ouvrit la marche, en creusant avec les pieds et les mains, de larges trous dans la neige, et en ayant soin de planter le piolet aussi profondément que possible. Ce fut long et pénible.

Mais une difficulté plus sérieuse les attendait au passage de la rimaie. Avec du temps et de la patience, ils auraient sans doute pu découvrir un pont de neige ; mais Gadin proposa un moyen plus expéditif et, pour de bons alpinistes, non moins sûr. Toutefois, il faut qu'il ait eu une grande confiance en ses deux abbés, pour le leur proposer : ils devaient, un à un, prendre toute la longueur de la corde, assurée à un piolet dont le bois était presque entièrement planté dans la neige, s'y attacher, s'asseoir et se laisser glisser, puis, arrivés au bord de la crevasse, donner un coup de reins qui les ferait voler par-dessus, et les déposerait plus ou moins délicatement de l'autre côté...

Je ne veux pas discuter ici les dangers multiples auxquels on peut s'exposer dans de pareilles entreprises. L'Abbé Ratti, lui, se trouva fort satisfait d'avoir, en quelques minutes, fait une traversée qui aurait pu demander plusieurs heures.

Il suspend ici son récit pour revendiquer pour lui et ses compagnons la priorité de la descente par les rochers de la Pointe Dufour, et la traversée du col Zumstein par le versant italien ; puis il discute la dénomination du Col Zumstein ou Grenzsattel (dont j'ai dit deux mots dans

mon précédent article) et il conclut ainsi : « Et nous qui l'avons franchi les premiers, du droit qui, de ce fait, nous revient touchant le baptême de notre passage... nous proposons qu'on l'appelle, comme nous l'appelons nous-mêmes, Col Zumstein. »

(Le Piémontais Zumstein effectua la première ascension le 12 août 1819. Il remonta à deux reprises, en 1820 et 1821, sur sa cime pour y faire des observations scientifiques, et y planter une croix de fer).

Mais nos touristes ont atteint le Grenzgletscher « immense désert de neige qui, en grandes terrasses, descend comme un gigantesque escalier vers la vallée. Plus bas, il prend l'aspect et l'allure d'un fleuve majestueux, et va confluer dans le vaste bassin du Gorner, où plus de dix glaciers se donnent un imposant rendez-vous. »

Passant d'un glacier à l'autre, ils s'avancent maintenant comme des gens sûrs de leur affaire. Mais ils avaient compté sans la brume et la nuit. C'est en vain qu'ils cherchèrent les rochers du Riffelhorn, et ils se résignèrent à passer la nuit sur les durs blocs de la moraine, dans un véritable chaos de pierres, et à deux pas des confortables lits du Riffel. Et ils s'endormirent « tranquillement », comme dit l'Abbé Ratti. Tirés de leur profond sommeil par la voix de Gadin, ils retrouvèrent le sentier et furent bientôt à Riffelberg.

Ainsi s'acheva cette ascension, beau témoignage de l'audacieux sang-froid et de la prudence du futur chef de l'Eglise, et dont il clôt le récit par ces lignes : « Les difficultés et les ennuis affrontés dans les conditions et avec les précautions nécessaires, passent, laissant le corps et l'esprit retrempés ; le souvenir demeure indélébile de ces grands et merveilleux spectacles :

« Che di vederli me stesso m'esalto » (Dante).

(Que de le voir, je m'exalte moi-même).

(A suivre)

Ch^{ne} Ch. ZARN.